



Henry James
Nouvelles complètes

I
1864-1876

PRÉFACE PAR ANNICK DUPERRAY
ET ÉVELYNE LABBÉ

ÉDITION ÉTABLIE PAR ANNICK DUPERRAY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

HENRY JAMES

*Nouvelles
complètes*

I

1864-1876

PRÉFACE PAR ANNICK DUPERRAY
ET ÉVELYNE LABBÉ

ÉDITION ÉTABLIE PAR ANNICK DUPERRAY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2003.
*Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*



UNE TRAGÉDIE
DE L'ERREUR¹

Traduction par Pierre Fontaney.

I

Un phaéton anglais bas sur roues était arrêté devant l'entrée du bureau de poste dans un port français. Une dame y était assise ; sa voilette était baissée et elle tenait son ombrelle très près de son visage. Mon histoire commence à l'instant où un monsieur sort du bureau de poste et donne une lettre à la dame.

Le monsieur resta pendant un moment immobile à côté de la voiture. La dame lui tendit l'ombrelle et puis releva sa voilette, geste qui révéla de très jolis traits. Ce couple semblait beaucoup intéresser les passants, dont la plupart le dévisageaient et échangeaient des regards entendus. Ceux qui étaient alors en train de le regarder virent la dame devenir très pâle lorsqu'elle jeta les yeux sur l'enveloppe. Son compagnon s'en aperçut lui aussi ; il prit aussitôt place à côté d'elle et empoigna les rênes. La voiture descendit à toute allure la rue principale, longea le port et sortit de la ville par une route qui suivait la mer. Arrivée là, elle ralentit. La dame s'était laissée aller en arrière sur son siège, sa voilette était à nouveau baissée et la lettre était ouverte sur ses genoux. Son attitude était presque celle de l'évanouissement et le monsieur pouvait voir qu'elle avait les yeux fermés. S'en étant assuré, il s'empara hâtivement de la lettre et lut ce qui suit :

Southampton, le 16 juillet 18**,

Ma chère Hortense

*Le cachet de la poste vous indiquera que, depuis la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai mis mille lieues de moins entre la maison et moi, mais j'ai à peine le temps d'expliquer les raisons de ce changement. De manière tout à fait inattendue, M. P*** m'a accordé un congé*. Après tant de mois de séparation, nous pourrons donc passer quelques semaines ensemble. Dieu soit loué ! Notre bateau est arrivé ici de New York ce matin et j'ai eu la chance d'en trouver un autre, l'Armorique, qui va directement à H***². Le courrier part à l'instant, mais la marée nous retardera probablement de quelques heures, aussi recevrez-vous cette lettre un jour avant mon arrivée. Le capitaine calcule que nous serons en rade tôt jeudi matin. Ah, Hortense, que le temps passe lentement ! Encore trois grandes journées ! Si je n'ai pas écrit de New York, c'est que je ne voulais pas vous tourmenter par une attente dont je suis sûr que vous la trouverez déjà assez longue. Adieu ! Vous serez bientôt dans mes bras !*

Votre dévoué C. B.

Lorsque le monsieur remit la lettre sur les genoux de sa compagne, il était presque aussi pâle qu'elle. Pendant un moment ses yeux fixèrent le vide devant lui et un juron à moitié étouffé lui échappa. Puis il reporta ses regards sur sa voisine. Après un temps d'hésitation, pendant lequel il laissa les rênes flotter si lâchement que le cheval se mit au pas, il lui effleura l'épaule.

« Eh bien, Hortense, dit-il d'une voix très aimable, que vous arrive-t-il ? Vous êtes-vous endormie ? »

Hortense ouvrit lentement les yeux et, voyant qu'ils étaient sortis de la ville, leva sa voilette. L'horreur crispait son visage.

« Lisez ceci », dit-elle en lui tendant la lettre ouverte.

Le monsieur la prit et fit semblant de la lire pour la première fois.

« Ah, M. Bernier revient, quel plaisir ! s'exclama-t-il.

— Comment cela, quel plaisir ? demanda Hortense. Mon ami, il ne faut pas que nous plaisantions quand les choses sont aussi graves.

— C'est vrai, ce seront des retrouvailles solennelles. Deux années d'absence ne sont pas peu de chose.

— Seigneur, je n'aurai jamais le courage de le regarder dans les yeux ! » s'écria Hortense en éclatant en larmes.

Cachant son visage d'une main, elle chercha de l'autre celle de son ami, mais il était plongé dans une si profonde songerie qu'il ne s'en aperçut pas. Il se reprit brusquement, rappelé à lui par les sanglots.

« Allons, allons », dit-il, du ton de qui veut cajoler l'autre pour le faire douter d'un danger auquel il se sent lui-même trop exposé pour ne pas être soulagé par le spectacle du détachement de son partenaire. « Et alors ? Pourquoi apprendrait-il la vérité ? Il ne restera pas longtemps et il repartira sans rien soupçonner de plus qu'à son arrivée.

— Pourquoi apprendrait-il la vérité ! Vous m'étonnez. Tous ceux qui lui parleront, ne serait-ce que pour dire *bonjour**, jaseront sur l'inconduite d'une certaine personne.

— Bah ! les gens ne pensent pas autant à nous que vous l'imaginez. Vous et moi, *n'est-ce pas**, nous ne passons pas beaucoup de temps à nous occuper des petites faiblesses de nos voisins. Après tout, il y en a aussi d'autres qui ont des problèmes, plus ou moins graves. Quand un navire se fracasse sur les rochers là-bas au large, les pauvres diables qui essaient de regagner tant bien que mal la terre, en s'accrochant à un bout de mât, ne regardent pas beaucoup dans la direction de ceux qui bataillent dans les vagues à côté d'eux. Ils ont les yeux fixés sur le rivage et tout ce qui compte pour eux, c'est de se tirer d'affaire. Dans la vie, nous sommes tous jetés dans une mer tumultueuse et tous, tant que nous sommes, nous essayons tant bien que mal d'atteindre une terre ferme de richesse, d'amour ou de loisir. Le grondement des vagues que nous soulevons et l'écume que nous nous envoyons dans les yeux nous rendent sourds et aveugles à ce que disent et font nos semblables. Pourvu que nous nous retrouvions sur le sable sec, ce qui leur arrive nous est indifférent.

— Oui, et si on ne se retrouve pas sur le sable sec ? Lorsqu'on a soi-même perdu l'espoir, on veut que les autres sombrent. On leur attache une meule autour du cou et on va chercher des pierres au fond de la mare la plus répugnante pour les lapider. Mon ami, vous n'êtes pas blessé par les coups de fusil qui ne vous visent pas. Ce n'est pas de vous que parle la ville, mais de moi : si une pauvre femme saute de la jetée, là-bas, et se noie avant qu'une main secourable ait eu le temps de l'en empêcher, et si tout le monde peut voir flotter son cadavre sur l'eau — alors, lorsque son mari voudra savoir pourquoi il y a un attroupement, est-ce

qu'il ne se trouvera pas immanquablement des amis charitables pour lui annoncer la bonne nouvelle de la mort de sa femme ?

— Tant qu'une femme conserve assez de légèreté pour flotter, Hortense, les gens ne considèrent pas qu'elle s'est noyée. On la tient pour perdue seulement lorsqu'elle s'enfoncé et qu'on ne la voit plus. »

Hortense resta silencieuse pendant un certain temps, en regardant la mer de ses yeux gonflés.

« Louis, finit-elle par dire, nous faisons des métaphores : j'ai presque envie de me noyer littéralement.

— Absurde ! répliqua Louis. Si un accusé plaide non coupable et ensuite se pend dans sa prison, qu'est-ce que disent les journaux ? Les gens parlent ? Et alors, est-ce que vous ne pouvez pas en faire autant ? Une femme est dans son tort dès l'instant où elle se tait et refuse de se battre. Et c'est ce que vous faites trop souvent. Ce mouchoir est toujours plus ou moins un drapeau blanc.

— Je ne sais vraiment pas, dit Hortense d'un ton détaché, vous avez peut-être raison. »

Il y a des moments de la souffrance où certains de ses aspects nous paraissent avoir aussi peu de rapport avec elle que des sujets qui lui sont complètement étrangers. Hortense gardait les yeux fixés sur la mer. Il y eut un autre silence. « Ô mon pauvre Charles, murmura-t-elle, dans quel chez-lui il revient ! »

« Hortense », dit le monsieur, comme s'il ne l'avait pas entendue (mais il aurait pu sembler à une tierce personne que c'était parce qu'il l'avait entendue qu'il parlait), « je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas moi qui révélerai jamais notre secret. Mais je me porte garant que, tant que M. Bernier sera ici, aucun mortel ne soufflera mot de la chose.

— Quelle différence cela fera-t-il ? soupira Hortense. Il n'aura pas passé dix minutes avec moi qu'il aura deviné.

— Oh ! dit son compagnon, sèchement, cela vous regarde.

— Monsieur de Meyrau ! s'écria la dame.

— Je crois, continua-t-il, qu'en vous donnant cette garantie, je satisfais à mes obligations dans la transaction.

— Dans la transaction ! » sanglota Hortense.

M. de Meyrau ne répondit pas, mais il donna un grand coup de fouet au cheval, qui s'élança sur la route. Ils ne se

dirent rien de plus. Hortense se laissa aller en arrière sur son siège, le visage enfoui dans son mouchoir, gémissante. Son compagnon se tenait droit, sourcils froncés et dents serrées ; il regardait devant lui sans détourner les yeux et faisait galoper le cheval à un train d'enfer en le cinglant avec force de temps à autre. Un passant aurait pu le prendre pour un ravisseur fuyant avec une victime épuisée par sa résistance. Peut-être des voyageurs dont ils étaient connus auraient-ils perçu un sens profond dans cette analogie fortuite. De la sorte, en faisant un *détour**, ils regagnèrent la ville.

Lorsqu'elle fut arrivée chez elle, Hortense monta directement dans un petit boudoir au premier étage et s'y enferma. Cette pièce était à l'arrière de la maison. Sa femme de chambre se trouvait alors dans le jardin, qui se prolongeait jusqu'à la mer et se terminait par un embarcadère pour petits bateaux, et la vit, portant encore sa capote et son châle, fermer les volets pour obscurcir la pièce. Hortense resta seule pendant deux heures. À 5 heures, passée l'heure à laquelle elle était d'ordinaire requise pour habiller sa maîtresse pour la soirée, la femme de chambre frappa à la porte et offrit ses services. Madame répondit, sans ouvrir, qu'elle avait la *migraine** et qu'elle ne s'habillerait pas.

« Est-ce que je peux servir quelque chose à Madame ? » demanda Joséphine, une *tisane**, une boisson chaude, ce que Madame voudra ?

— Non, rien, rien.

— Est-ce que Madame dînera ?

— Non.

— Madame ferait mieux de ne pas rester complètement à jeun.

— Apportez-moi une bouteille de vin — non, de cognac. »

Joséphine obéit. Lorsqu'elle remonta, elle trouva Hortense debout dans l'embrasure de la porte et, comme entre-temps un des volets avait été ouvert, elle put voir que sa maîtresse avait jeté son chapeau sur le canapé, mais n'avait pas enlevé son manteau, et qu'elle était très pâle. Joséphine sentit qu'il serait déplacé de compatir ou de poser des questions.

« Est-ce que Madame prendra quelque chose d'autre ? » se risqua-t-elle à demander en lui donnant le plateau.

Madame fit non de la tête et puis referma la porte à clef.

Joséphine resta un instant sans bouger, vexée, irrésolue, tendant l'oreille. Elle n'entendit aucun bruit. Elle finit par

se pencher franchement et par coller l'œil au trou de la serrure.

Voici ce qu'elle vit :

Sa maîtresse était allée à la fenêtre ouverte et, le dos tourné à la porte, regardait la mer. D'une main, qui pendait mollement, elle tenait la bouteille par le goulot, et elle avait l'autre posée sur un verre à demi rempli d'eau, placé, ainsi qu'une lettre ouverte, sur la table à côté d'elle. Elle restait là sans faire un mouvement et Joséphine commençait à se fatiguer d'attendre, mais, juste au moment où elle désespérait de satisfaire sa curiosité et allait se redresser, Madame leva la bouteille et le verre, qu'elle remplit. L'attention de Joséphine redoubla. Hortense regarda pendant un instant le verre à contre-jour et puis le vida d'un trait.

Joséphine ne put retenir un sifflement involontaire, mais sa surprise se transforma en stupéfaction quand elle vit sa maîtresse se préparer à boire un second verre. Hortense, toutefois, le reposa sur la table avant d'en avoir bu la moitié et, comme frappée d'une pensée soudaine, traversa rapidement la pièce. Elle se baissa devant un petit meuble, d'où elle sortit des jumelles de théâtre. Elle retourna à la fenêtre, les porta à ses yeux et resta de nouveau immobile pendant quelques instants à regarder du côté de la mer. Le sens de ces actions échappait complètement à Joséphine. Leur seul résultat visible fut que sa maîtresse laissa tout d'un coup tomber la lorgnette sur la table et s'effondra dans un fauteuil en se couvrant le visage avec les mains.

Joséphine ne put contenir son étonnement plus longtemps. Elle descendit à vive allure dans la cuisine.

« Valentine, dit-elle à la cuisinière, qu'est-ce qui peut bien arriver à Madame ? Elle ne veut rien manger, elle boit du cognac à pleins verres ; il y a une minute, elle regardait la mer avec une lorgnette, et maintenant elle pleure comme une madeleine avec une lettre ouverte sur les genoux. »

La cuisinière, qui était en train de peler des pommes de terre, leva la tête et lança un clignement d'œil entendu.

« Ça ne peut vouloir dire qu'une chose, dit-elle, Monsieur revient. »

II

À 6 heures, elles étaient encore ensemble à deviser des causes et des conséquences probables de l'événement senti par Valentine. Soudain Mme Bernier sonna. Joséphine ne fut que trop heureuse de répondre au coup de sonnette. Elle trouva sa maîtresse en train de descendre les escaliers, recoiffée, en manteau et voilette, ne montrant aucune trace d'agitation, mais très pâle.

« Je sors, dit-elle. Si M. le vicomte vient, dites-lui que je suis chez ma belle-mère et priez-le d'attendre mon retour. »

Joséphine ouvrit la porte et laissa passer sa maîtresse, qu'elle regarda ensuite traverser la cour.

« Chez sa belle-mère, murmura-t-elle, quel toupet ! »

Une fois dans la rue, Hortense, au lieu de se rendre dans le vieux quartier, de l'autre côté de la ville, où demeurait la vieille dame qu'était la mère de son mari, prit une direction tout à fait différente. Elle suivit le quai, le long du port, jusqu'à la zone populeuse où habitaient principalement des pêcheurs et des marins. Arrivée là, elle releva sa voilette. La nuit commençait à tomber. Elle marchait comme si elle voulait attirer aussi peu que possible l'attention tout en observant soigneusement les gens parmi lesquels elle se trouvait. Elle était habillée si simplement qu'il n'y avait rien dans son aspect qui pût éveiller la curiosité et cependant, si elle avait été, pour une raison ou pour une autre, remarquée par un passant, celui-ci n'aurait pu manquer d'être frappé par l'intensité contenue avec laquelle elle fouillait du regard tous ceux qu'elle croisait. Elle se comportait comme quelqu'un qui cherche à reconnaître dans la foule un ami — ou plutôt, peut-être, un ennemi — qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Elle finit par s'arrêter près d'une volée de marches menant à un embarcadère aménagé pour une demi-douzaine de barques qui servaient à faire traverser le port aux piétons lorsque le pont basculant, au-dessus, était levé pour laisser entrer et sortir les navires. Elle fut alors témoin de la scène suivante :

Un homme, coiffé d'un bonnet de pêcheur de laine rouge, était assis en haut de l'escalier, face à l'eau, en train de fumer

un brûle-gueule. Il se retourna au moment précis où passait sur le quai un petit garçon, qui trottait vers un immeuble délabré tout proche en serrant un pot dans ses bras.

« Hé, petit ! cria l'homme, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Viens un peu ici. »

Le garçonnet jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais, au lieu d'obtempérer, hâta le pas.

« Que le diable t'emporte, viens un peu ici ! répéta l'homme, furieux, ou je vais te tordre ton sale petit cou. Tu ne veux pas obéir quand ton oncle te parle, hein ? »

L'enfant s'arrêta et s'approcha, l'air piteux, tout en regardant à plusieurs reprises du côté de la maison, comme pour en appeler à une autorité qui ferait contrepoids.

« Dépêche-toi, continua l'homme, ou je vais aller te chercher, et que ça saute ! »

L'enfant s'avança jusqu'à une demi-douzaine de pas de l'escalier et s'immobilisa, observant l'homme prudemment et s'accrochant à son pot.

« Viens ici, petit gremlin, viens un peu plus près. »

Le gamin, cependant, gardait obstinément le silence et ne bougeait pas. Tout d'un coup, celui qui disait être son oncle se pencha, lança le bras en avant, agrippa le petit poignet hâlé et tira l'enfant à lui.

« Pourquoi est-ce que tu n'es pas venu quand je t'ai appelé ? » demanda-t-il, et de sa main libre il empoigna la tignasse malpropre du petit garçon et lui secoua la tête jusqu'à lui faire perdre l'équilibre. « Pourquoi est-ce que tu n'es pas venu, espèce de grossier petit vaurien ? hein ? hein ? hein ? » et à chaque interrogation il donnait une nouvelle secousse.

L'enfant ne répondait pas. Il essayait simplement, et en vain, d'échapper à l'homme en se tortillant et d'envoyer un appel au secours vers la maison.

« Allez, tiens la tête droite, regarde-moi en face et réponds-moi. Qu'est-ce qu'il y a dans le pot ? Et ne mens pas.

— Du lait.

— Pour qui ?

— Pour grand-mère.

— Qu'elle aille se faire pendre. »

L'homme dégagea ses mains et n'eut pas de mal à s'emparer du pot ; il le leva et l'inclina vers la lumière pour en examiner le contenu, avant de le porter à ses lèvres et de le

vider. Le petit garçon, même une fois relâché, ne battit pas en retraite. Il regarda son oncle boire, et puis abaisser le bras.

« C'était pour le bébé. »

L'homme hésita un instant, mais l'enfant parut prévoir son ressentiment, car il avait à peine fini de parler qu'il fit un bond en arrière et détala, juste à temps pour éviter de recevoir le pot que son oncle lança sur lui et qui tomba derrière lui avec un grand fracas. Lorsqu'il eut disparu, l'homme se retourna vers l'eau et se remit la pipe à la bouche, en murmurant quelque chose qui parut à Mme Bernier ressembler à s'y méprendre à : « Le bébé n'a qu'à crever ! »

Hortense assista en spectatrice muette à ce petit drame. Quand il fut terminé, elle fit demi-tour et rebroussa chemin sur une vingtaine de mètres, se tenant la tête de la main, et puis elle revint sur ses pas, marcha droit sur l'homme et s'adressa à lui.

« Mon brave homme, dit-elle, d'une voix très aimable, êtes-vous le patron de l'une de ces barques ? »

Il leva les yeux vers elle. La pipe disparut instantanément de sa bouche et fut remplacée par un large sourire. Il se leva et toucha sa casquette.

« Oui, madame, à votre service.

— Est-ce que vous pouvez me faire traverser ?

— Vous n'avez pas besoin de bateau », dit un de ses camarades, du bas des marches, en regardant dans leur direction, « le pont n'est pas levé.

— Je sais, dit Mme Bernier, mais je veux aller au cimetière et, si je prends un bateau, cela me fait un kilomètre à pied de moins.

— Le cimetière est fermé à cette heure.

— *Allons**, n'embête pas la dame », dit l'homme à qui elle avait parlé en premier. « Par ici, madame. »

Hortense s'installa à l'arrière de la barque. L'homme prit les rames.

« Nous traversons tout droit ? » demanda-t-il.

Hortense regarda alentour. « C'est une belle soirée, dit-elle. Si vous me meniez jusqu'au phare ? Vous me débarquerez au plus près du cimetière en revenant.

— Très bien, répondit le passeur, cela fera quinze sous », et il se mit à tirer vigoureusement sur les rames.

« *Allez**, je vous paierai largement, dit Mme Bernier.

— C'est quinze sous que ça coûte, insista l'homme.

— Si vous me faites faire une promenade agréable, je vous en donnerai cent », dit Hortense.

Son compagnon n'ajouta rien. De toute évidence, il souhaitait ne pas paraître avoir entendu cette remarque. Le silence était probablement pour lui la manière la plus digne d'accueillir une promesse trop magnifique pour être autre chose qu'une plaisanterie.

Le silence dura un certain temps, rompu seulement par le bruit de l'eau dégoûlant des rames et par les sons qui venaient du rivage et des bateaux avoisinants. Mme Bernier s'absorbait à la dérobée dans un examen attentif de la physionomie de son compagnon. C'était un homme d'environ trente-cinq ans. Il avait un visage buté, brutal, maussade — caractéristiques peut-être accentuées par la triste monotonie du travail qu'il était en train de faire. Ses yeux avaient perdu une certaine lueur scélérate qui était apparue lorsqu'il s'était montré si *empressé** d'offrir ses services. Son visage avait alors été « meilleur » — si tant est que le vice puisse être « meilleur » que l'ignorance. On dit qu'un sourire « éclaire » un visage, et il est très vrai que son clignotement momentané remplit le même office qu'une bougie dans une pièce noire. Il jette un rai de lumière sur le mobilier indistinct de nos âmes. Le visage des pauvres, en règle générale, ne connaît que très peu de variations. Il y a une classe très étendue d'êtres humains que le sort réduit à un seul et unique changement d'expression, peut-être même à une seule et unique expression. Hélas, trois fois hélas ! pour tous ces visages qui n'exhibent que la nudité ou des haillons — dont le repos est apathie, et l'activité vice — au mieux, ignares, au pire, abjects !

« Ne ramez pas trop fort, finit par dire Hortense. Est-ce que vous ne feriez pas mieux de reprendre un peu votre souffle ?

— Madame est très bonne, dit l'homme en levant les rames. Mais si j'étais payé pour une heure », ajouta-t-il — et le mauvais sourire fit sa réapparition —, « je vous garantis que je ne perdrais pas de temps.

— Je suppose que vous travaillez très dur », dit Mme Bernier.

L'homme fit un petit mouvement de la tête, comme pour signifier l'inadéquation de toute supposition concernant l'immensité de son labeur.

« Je suis debout depuis 4 heures ce matin, à charrier des

balles et des caisses sur le quai et à faire la navette avec ma petite barque. Je n'ai pas arrêté cinq minutes de suer. *C'est comme ça**. Même que des fois je dis à mon camarade que je vais piquer une tête dans le bassin pour me sécher. Ha, ha !

— Et naturellement vous ne gagnez pas beaucoup ? dit Mme Bernier.

— Moins que rien. Juste ce qu'il faut pour que j'aie assez de graisse pour pouvoir continuer à crever de faim.

— Comment ? Vous n'avez même pas la quantité de nourriture qui vous est nécessaire ?

— Nécessaire est un mot très élastique, madame. Il peut tellement se rétrécir qu'avoir simplement un tout petit peu plus que rien du tout, ça devient du luxe. Des fois, la nourriture qui m'est nécessaire, c'est l'air du temps — si je ne m'en prive pas, c'est parce que ça ne manque jamais.

— Est-il possible d'être aussi malheureux ?

— Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai mangé aujourd'hui ?

— Je vous en prie.

— Un morceau de pain noir et un hareng salé, je ne me suis rien mis d'autre sous la dent depuis douze heures.

— Pourquoi est-ce que vous ne cherchez pas un meilleur travail ?

— Si je mourais ce soir », continua le passeur, sans se soucier de la question — comme font ceux qui s'apitoient sur eux-mêmes avec un emportement qui les empêche de voir les signaux de secours hissés sur leur passage —, « qu'est-ce que je laisserais pour m'enterrer ? Les vêtements que je porte feraient peut-être de quoi m'acheter une grande boîte. En échange de ce vieux costume minable, qui m'a fait moins d'une année, je pourrais en acheter un qui ne s'userait pas en mille ans. *La bonne idée** !

— Pourquoi est-ce que vous ne cherchez pas un travail qui paie mieux ? » répéta Hortense.

L'homme reprit les rames.

« Un travail qui paie mieux ? Il faut que je travaille pour avoir du travail. Le travail, il faut aussi que je le gagne. C'est déjà une sorte de salaire. À mon idée, la promesse d'être employé la semaine d'après, ça vaut largement autant pour moi que ce que je touche le samedi soir. Quand je roule cinquante tonneaux du bateau à l'entrepôt, ça veut dire deux choses : trente sous, et puis cinquante autres tonneaux que je roulerai le lendemain. C'est comme si je m'écrase la main

ou si je me démantibule l'épaule — ça veut dire vingt francs pour l'apothicaire et *bonjour** mon gagne-pain !

— Est-ce que vous êtes marié ? demanda Hortense.

— Mille fois merci ! C'est une bénédiction dont je n'ai pas été affligé ! Mais j'ai une vieille mère, et une sœur, et trois neveux, que je dois faire vivre. La vieille femme est trop vieille pour travailler, la frangine est trop paresseuse et les enfants sont trop petits. Mais, tous tant qu'ils sont, ils ne sont pas trop vieux ou trop jeunes pour avoir faim, *allez**. Je veux bien être pendu si je ne leur sers pas de père à tous ! »

Il y eut une pause. Il s'était remis à ramer. Mme Bernier, sans un mouvement, continuait à observer son visage, que le soleil couchant, l'éclairant exactement de face, embrasait d'une lumière rougeoyante. Quant à l'expression de son visage à elle, qui se trouvait à contre-jour, l'homme ne pouvait pas la discerner.

« Pourquoi est-ce que vous ne partez pas d'ici ? finit-elle par dire.

— Partir ? Et avec quel argent ? » répliqua-t-il, en levant les yeux vers elle avec l'avidité fruste propre aux gens de sa classe lorsqu'on leur fait des offres concernant leur intérêt ; ils accueillent les propositions les plus philanthropiques avec la méfiance rapace dont l'expérience leur a appris qu'elle est leur moyen de défense dans un marchandage — la seule sorte d'offre qu'ils connaissent.

« Partez ailleurs, dit Hortense.

— Et où, par exemple ?

— Dans un autre pays... en Amérique. »

Il éclata d'un rire bruyant. Le visage de Mme Bernier trahissait plus l'attention qu'elle portait aux jeux de physiologie de son compagnon que l'embarras dont s'accompagne généralement le sentiment d'être ridicule.

« C'est bien l'idée d'une grande dame ! Si vous êtes d'accord pour écrire et me louer un appartement meublé *là-bas**, je ne demande rien de plus ! Mais, moi, je ne me lance pas à l'aveuglette. L'Amérique et l'Algérie, c'est de grands mots pour remplir un estomac vide, quand on traîne au soleil parce qu'on n'a pas de travail, comme quand on bourre du tabac dans sa pipe et qu'on laisse la fumée faire des nuages autour de sa tête. Mais ça ne tient pas devant une côtelette et une bouteille de vin. Quand la terre sera assez plate et l'air assez pur pour qu'on voie la côte de l'Amérique depuis la jetée *là-bas*, je ferai mon ballot — et pas avant.

LE DERNIER DES VALERII

Notice

1417

Notes

1423

MADAME DE MAUVES

Notice

1424

Notes

1436

ADINA

Notice

1438

Notes

1441

LE PROFESSEUR FARGO

Notice

1442

Notes

1445

EUGENE PICKERING

Notice

1446

Notes

1449

BENVOLIO

Notice

1450

Notes

1453

UN HOMME FIDÈLE À LUI-MÊME

Notice

1454

Notes

1459

LE FANTÔME LOCATAIRE

Notice

1460

Notes

1462

*Appendices**Notes*

1464

Table des recueils

1469

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

UNE TRAGÉDIE DE L'ERREUR
HISTOIRE D'UNE ANNÉE
UN PEINTRE PAYSAGISTE
UN JOUR DE RÊVE - MON AMI BINGHAM
PAUVRE RICHARD
L'HISTOIRE D'UN CHEF-D'ŒUVRE
HISTOIRE SINGULIÈRE DE QUELQUES VIEUX HABITS
UN CAS DES PLUS EXTRAORDINAIRES
UN PROBLÈME
DE GREY, HISTOIRE ROMANTIQUE
LA VENGEANCE D'OSBORNE
UN HOMME LÉGER
GABRIELLE DE BERGERAC
COMPAGNONS DE VOYAGE
UN PÈLERIN PASSIONNÉ
LA HALTE D'ISELLE - MASTER EUSTACE
LA CONFESSION DE GUEST
LA MADONE DE L'AVENIR
LA PETITE AMIE DE M. BRISEUX
LE DERNIER DES VALERII
MADAME DE MAUVES
ADINA - LE PROFESSEUR FARGO
EUGENE PICKERING - BENVOLIO
UN HOMME FIDÈLE À LUI-MÊME
LE FANTÔME LOCATAIRE

Appendices

Préface

Introduction

Chronologie (1843-1876)

Note sur la présente édition

Notices et notes

Table des recueils